

été emportée avec la terre qui la soutenait, quelques arbres avaient été lancés à une certaine distance, ou bien étaient renversés les branches en bas et les racines en l'air. Une fois Moorcroft, interrompu dans son sommeil par un bruit éclatant, vit que c'était un torrent de pierres qui dégringolaient du haut des montagnes; quelques morceaux étaient d'une telle dimension, et tombaient avec une telle force, que leur rencontre aurait été fatale à quiconque ils auraient heurté. Ce phénomène devint plus sérieux quelques jours après, car les pierres traversèrent le chemin que les voyageurs suivaient; pendant un certain temps il y eut lieu de concevoir des craintes; heureusement on en fut quitte pour la peur, seulement un poudit eut la jambe blessée peu grièvement. Les montagnards furent donc obligés d'ouvrir, au milieu des débris de rochers, des sentiers qu'une chèvre pût escalader, et que l'habitude leur rendait praticables. Les chèvres et les moutons sont les seules bêtes de somme qu'il soit possible de faire passer dans des chemins si raboteux; les chèvres escaladent sans difficulté toutes les montées, mais en descendant le poids les entraîne, et souvent tombe en les emportant. D'un autre côté les moutons, quand on les presse pour avancer, sont sujets à aller plus vite que la sûreté ne le comporte dans des routes de ce genre.

Sept jours après être parti de Djosimâth, Moorcroft arriva à Malari, village de vingt maisons, situé dans le coin d'une vallée triangulaire, fermée par de hautes montagnes. Les maisons grossièrement bâties en pierres cimentées avec de l'argile, ont ordinairement un et même deux étages au-dessus du rez-de-chaussée; le bétail est dans cette partie; le haut, dans lequel demeure la famille, est orné de fleurs et de figures de divinités hindoues. On ne voit aux portes ni serrure ni verrou; celle du dehors ne ferme que par une corde à laquelle on attache un gros chien qui est un gardien vigilant. Les habitans ont quelque chose de la physionomie tibétaine mêlée avec celle des Hindous; ils se donnent le nom de Radjepouts, et néanmoins mangent de la viande crue quand ils peuvent s'en procurer. Ils sont vêtus d'étoffes grossières que leurs femmes tissent avec la laine de leurs moutons; on ne la teint ni ne la blanchit. Tout ce monde est très-sale, ce qui n'empêche pas les femmes d'être couvertes d'ornemens. Ce village fait un peu de commerce entre le Tibet et Srinagar; les habitans apportent du premier de ces pays, sur le dos de leurs chèvres et de leurs moutons, du borax et du sel. Ce village est uniquement leur habitation d'été; en hiver, ils descendent plus bas dans un lieu au nord des montagnes.

Les voyageurs employèrent deux jours à aller de Malari à Niti, village situé sur la frontière extrême de l'Hindoustan; il ne consiste qu'en dix-huit baraques misérables. Introduits chez le Sehana ou gouverneur, cet officier parut douter qu'il pût leur accorder la permission de passer outre. Il observa que ce n'était pas la route suivie ordinairement par les pèlerins, et qu'ils étaient armés; il ajouta que, suivant ce qu'on lui avait dit, ils étaient ou Gorkhalis ou Firinghis (Européens). Ayant prouvé évidemment leurs intentions pacifiques, ils obtinrent la faculté d'envoyer un messenger au déba ou vice-roi qui demeurait dans la ville de l'Oundès, la plus proche. En attendant la réponse, il fallut rester à Niti. Durant leur séjour, les voyageurs furent frappés de la vicissitude extrême de la chaleur et du froid. Du matin au soir le thermomètre variait de 16 à 21°. Le matin, trois couvertures de coton et une de laine très-épaisse, étaient à peine suffisantes pour empêcher d'avoir froid; il fallait les jeter l'une après l'autre, et enfin les habits mêmes paraissaient trop lourds. Depuis trois heures après midi, le contraire avait lieu, on était obligé de mettre un vêtement par dessus un autre, et l'on reprenait tout ce dont on s'était défait. Le matin, toutes les hautes montagnes étaient couvertes de neige tombée pendant la nuit; en conséquence, on remarqua que les

rivières étaient un pied plus hautes le soir que le matin. Cette chute et cette fonte continuelles de neige, fournissent probablement cette immense quantité d'eaux qui se réunissent pour former le Gange. A Niti et un peu avant d'y arriver, les voyageurs éprouvèrent pour la première fois cette difficulté et cette accélération de respiration produite par l'air raréfié d'une atmosphère plus élevée. Ils souffraient un grand malaise, et ils sentaient qu'il augmenterait encore lorsqu'ils escaladeraient les montagnes gigantesques qu'ils avaient devant eux.

Au bout de huit jours, deux Ounias ou habitants de l'Oundès arrivèrent avec une lettre du déba: embarras inattendu, personne dans le village n'était en état de la lire. On envoya chercher les principaux personnages des villages voisins; aucun d'eux ne put même former une conjecture sur le contenu de la missive. Dans cette extrémité, les Ounias furent strictement interrogés, pour savoir s'il avait été dit ou fait quelque chose qui pût donner lieu de conjecturer les intentions du déba. Ils répondirent qu'il avait refusé les présens qu'on lui offrait; que l'on avait appris la nouvelle de la mort du Lama; et que des troupes avaient été envoyées pour occuper tous les passages, afin d'empêcher tous les hommes blancs ou portant des vêtements blancs d'entrer dans l'Oundès. Il était donc naturel

de soupçonner que la dépêche qui avait confondu le savoir de tous les habitans de Niti, devait renfermer une défense expresse aux étrangers d'aller plus avant. Toutefois les voyageurs insistèrent pour avoir une explication plus favorable, et bientôt il se trouva dans le village un parti qui épousa ouvertement leur cause. On sut même que deux jours après le départ du premier messager, les villageois, guidés par des dispositions plus amicales, avaient expédié un second émissaire pour parler d'eux d'une manière plus avantageuse : celui-ci ne tarda pas à revenir; il annonça que le déba espérait que les habitans de Niti ne fourniraient pas les moyens de transport, parce que, n'ayant pas des troupes à sa disposition, il ne pouvait empêcher les étrangers d'entrer sur son territoire. Cette réponse fut interprétée comme contenant une permission masquée et indirecte d'avancer : en conséquence, en trois jours la troupe fut de nouveau sur pied.

Les voyageurs continuèrent de monter, et la difficulté de respirer devint, ainsi qu'on l'avait prévu, beaucoup plus pénible; en Moocroft fut obligé à chaque troisième pas de s'arrêter pour reprendre haleine : cette gêne n'avait lieu que dans les montées, car dans les descentes ou dans les haltes, il n'éprouvait rien, excepté que lorsqu'il essayait de dormir, elle était extrêmement

douloureuse. Quelquefois il se sentait un malaise général et un étourdissement qui semblait le menacer d'une attaque d'apoplexie. Quoiqu'il ne souffrît pas beaucoup du froid, cependant ses mains, son cou, et son visage devinrent très-rouges, sa peau se gerça, le sang sortit de ses lèvres.

Le défilé se rétrécit tellement qu'il ne laissait au Dauli que l'espace nécessaire pour couler entre deux bases de montagnes qui se touchaient, et dont les flancs perpendiculaires s'élevaient de chaque côté à une hauteur immense. Le lendemain les voyageurs commencèrent à gravir vers le point le plus haut du col qui sépare l'Hindoustan de l'Asie septentrionale. La montée fut roide et difficile, ce ne fut qu'au bout d'un mille trois quarts qu'ils atteignirent le sommet; il était marqué par un tas de pierres sur lequel on avait dressé une perche à laquelle était attachée une quantité de chiffons. On a déjà vu que c'est une coutume constante dans ces régions élevées, de désigner ainsi les endroits regardés comme sacrés; Moocroft et ses compagnons se conformèrent à l'usage.

Tout signe de végétation avait disparu; les voyageurs continuèrent leur marche dans une plaine nue et pierreuse, entrecoupée de nombreuses ravines qui conduisaient au nord l'eau de

la neige fondue. Le jour suivant on arriva dans un autre canton très-haut, d'où le terrain descendait sensiblement. En jetant les yeux vers l'est, Moorcroft aperçut le Caïlas, montagne sacrée, dont la cime était enveloppée de nuages, et qui domine sur le lac Manasarovar. A la vue de cet objet révééré, le guide se prosterna sept fois et fit posément et dévotement le tour d'un autre monceau de pierres.

De ce point, la route s'abaisse continuellement, mais par une pente graduelle et douce; ce n'étaient plus des flancs escarpés comme ceux du côté du midi. Les rivières n'étaient plus des torrens rapides qui se précipitaient dans les profondeurs de ravines étroites; elles coulaient dans des lits unis, leur courant était modéré.

Le dixième jour après le départ de Niti, on arriva en vue de Daba; cette ville était perchée sur le sommet d'un roc, entouré d'un grand nombre d'éminences irrégulières, desquelles des ravins resserrés le séparaient; leurs flancs offraient un grand nombre de cavités fermées par des portes, elles servent quelquefois de maisons, et plus souvent de magasin. Au-delà s'élève une montagne très-haute: on a choisi pour toutes les villes et pour tous les villages de ces régions des situations semblables, parce que la neige ne s'arrête pas sur ces dos étroits, elle tombe dans les ravins

qui les entourent, et le mont situé par derrière, les préserve des vents froids qui viennent par les vallées des montagnes.

Amer Sing, magistrat de Niti, qui avait amicalement accompagné les voyageurs, reçut une sévère réprimande du déba pour avoir contribué à faire entrer les voyageurs dans le pays, surtout après avoir reçu des ordres contraires, qui étaient très-précis. Le déba voulait probablement parler de la lettre qui avait tant embarrassé les autorités de Niti. Amer Sing essaya de jeter tout le blâme sur l'obstination des voyageurs, ses efforts pour apaiser le déba furent inutiles.

Moorcroft fut cependant introduit le lendemain devant le déba, qui avait auprès de lui le lama et le fils du visir: les personnages subalternes se tenaient dans une posture respectueuse. La conférence fut d'une nature plus favorable que les voyageurs n'avaient osé l'espérer; le déba leur lut une lettre par laquelle il annonçait au commandant de Gortope que, d'après l'assurance des habitans de Niti, les porteurs de sa dépêche étaient, non des Gorkhalis ni des Firinghis, mais des gosseyns qui se conduiraient paisiblement. On se fit mutuellement des présens; le déba leur rendit visite avec sa famille, pour examiner leurs marchandises: malheureusement la vue d'une paire de bottes anglaises fit naître le soupçon

qu'ils étaient des Firinghis ; ils eurent beaucoup de peine à l'apaiser.

A l'exception des officiers civils et des ecclésiastiques, tous les habitans de Daba parurent très-pauvres. Le lama et ses ghilongs demeuraient dans un couvent au centre de la ville ; cet édifice est bâti sur le modèle de ceux du Tibet ; le grand temple dédié à Narayan, qui est un des noms de Vichnou, était de forme irrégulière, peint en rouge, et orné de cornes et de figures grotesques. Les voyageurs furent charmés de la douceur et de la politesse du lama : son humilité était véritable, et d'autant plus édifiante que le monastère jouit de revenus considérables. En leur disant adieu il prit en main la robe de l'un d'eux, et s'écria d'un ton affectueux : « Puissé-je vivre dans votre mémoire aussi blanc que cet habit. »

Les ghilongs étaient fort négligés, et même sales sur leurs personnes ; d'ailleurs fort gais ; ils ne regardaient pas comme incompatible avec leur vocation de faire le commerce. On dit à Moorcroft que plusieurs des cavités des rochers contenaient des quantités considérables de grains pour les temps de disette. Il ne put acheter de la laine avant que la permission de lui en vendre fût arrivée de Gortope, parce que l'administration du Cachemir employait tous ses efforts pour s'assurer le monopole d'une marchandise qui était

si nécessaire pour les manufactures de ce pays.

Les Anglais ayant resté neuf jours à Daba, en partirent le 12 juillet. Ils cheminèrent dans des vallées bordées à peu de distance par des montagnes sur lesquelles il neigeait de temps en temps ; ils passèrent devant un village qui est le séjour d'hiver des habitans de Daba. Quelques-uns des rochers voisins contiennent de l'or, on se contente de laver la terre entassée à leur pied. Le 17 ils arrivèrent à Gortope ; ce lieu ne consiste qu'en une réunion de groupes de tentes noires, faites avec des couvertures, et entourées de cordes de crin fixées à des pieux ; des morceaux d'étoffes de soie et de drap de couleur étaient attachés au sommet en guise de drapeaux ; cette ville était entourée d'une vaste plaine, couverte d'innombrables troupeaux de moutons, de chèvres et d'yaks, on apercevait aussi quelques chevaux.

La demeure du déba de Gortope ne se distinguait nullement par son élégance ; son appartement, qui avait vingt pieds de long, était construit en mottes de terre, avec un toit plat en branchages, ayant au centre un trou pour donner de l'air et du jour. Les voyageurs eurent un long entretien avec le déba, et vinrent à bout de le convaincre qu'ils n'étaient ni des Gorkhalis, ni des Firinghis, races également odieuses. Ayant témoigné le désir de donner un bon prix de la laine

de châles, il leur dit que d'après les ordres de son gouvernement il n'en pouvait vendre qu'aux négocians de Leh ou Ladak, pour le marché de Cachemir; que cependant, comme ils venaient de si loin, et avaient l'air de gens de conséquence, il les traiterait sur le même pied que ces commerçans. Il leur permit aussi d'aller visiter le lac Manasarovar, mais seulement par la route directe, et à condition qu'ils retourneraient dans l'Hindoustan par Daba et le col de Niti.

Gortope étant le lieu de l'Oundès le plus fréquenté par les étrangers, Moorcroft y obtint des détails sur les pays situés au nord. Des marchands de Ladak, arrivés pour l'achat des laines, lui dirent que le gouvernement de leur pays et celui du Cachemir, qui avaient été fréquemment en guerre, s'étaient réunis récemment pour repousser une attaque des Chinois; ils avaient conclu un traité d'amitié et de commerce, en vertu duquel les Cachemiriens ne devaient plus venir dans l'Oundès; ils s'obligeaient à recevoir la laine par l'intermédiaire des Ladakis. Ceux-ci avaient coutume de se procurer ce dont ils avaient besoin dans l'Oundès plutôt par la force des armes que par le trafic, de sorte que ce pays avait été presque ruiné par leurs fréquentes incursions. Afin de remédier à ce mal, l'empereur de la Chine avait assigné l'Oundès en fief au Grand-Lama; le

caractère sacré de ce pontife suprême était si révérend de tous les Tartares, qu'ils avaient renoncé à commettre des ravages, et s'étaient bornés à demander le monopole de la laine.

De Gortope à Ladak on compte dix à douze jours de route, de Ladak à Bachar (Balkh) vingt, et de là à Boukhara dix. On peut aussi aller de Ladak à Yarkend en vingt jours, et de cette ville à Boukhara en quinze; route plus courte que celle qui passe par Caboul. Les Orous (les Russes) venaient souvent à Yarkend; on disait même qu'une troupe de marchands de cette nation avait paru à la foire de Gortope; ils ne s'étaient jamais montrés à Ladak, ce pays ne produisait pas assez de grains pour sa consommation; les chèvres y donnaient de la laine pour les châles; cependant elle n'était ni aussi abondante, ni aussi fine que dans les pays plus à l'est.

Le 23 on partit de Gortope, on suivit la rivière qui baigne cette ville, et qui est le bras principal du Sind; il arrose ensuite Ladak. La plupart des montagnes voisines étaient couvertes de neige, quelques-unes offraient des indices de mines d'or. Le 30 Moorcroft étant arrivé à Maisar, bourg composé d'une maison et de cinq tentes, reçut la laine que l'on avait promis de lui livrer, et même un peu plus. Le lendemain il atteignit Tirtapouri, résidence d'un lama et de quelques ghilongs; près de